

FABIEN GIMBERT

Dommages collatéraux

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Fabien GIMBERT, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

*La nature a fait l'homme heureux et bon, mais
la société le déprave et le rend misérable.*

Jean-Jacques Rousseau

SOMMAIRE

Gabriel Valor.....	8
Une anomalie préoccupante.....	13
Une belle rencontre.....	18
Le deal.....	22
Le Projet d’embellissement.....	28
Rabbit et Lou Vince.....	33
Louis Dubreuil.....	41
Les premières constatations.....	46
Le plan de Claude Bottarel (1).....	48
Les travaux.....	55
Les premières conclusions.....	63

Le plan de claude bottarel (2).....	65
De belles avancées.....	70
Des conclusions sidérantes.....	86
Le plan de Claude Bottarel (3).....	93
La rencontre.....	97
Eliane.....	101
Le coordonnateur sécurité.....	106
L'inspection.....	113
Le plan de Claude Bottarel (4).....	122
Un petit week-end.....	128
Un triste chemin.....	133
Complications.....	136
Un beau résultat.....	140
Le plan de Claude Bottarel (5).....	148

L'illumination.....	152
La deuxième rencontre.....	157
Le doute.....	161
Au centre de recherche.....	165
La solution.....	171
Complications.....	184
Une médiatisation préoccupante.....	197
L'interrogation d'Eliane.....	199
L'étau se resserre.....	206
Sortie de crise.....	213
Romain.....	216
Tout s'accélère.....	219
L'enquête.....	225
La revue de projet.....	234

Initiatives et intuitions.....	238
Une affaire en or.....	246
Fin de la partie.....	249
Epilogue.....	257

GABRIEL VALOR

Devant le miroir de ma salle de bain, je ne pouvais manquer de m'apercevoir que le temps faisait son œuvre. Finie la chevelure embroussaillée de mes jeunes années où maintenant, un simple peigne suffisait à mettre de l'ordre. Les rides d'expression bien marquées me conféraient l'allure d'un homme sûr de lui, au regard franc. Après un mariage raté, un enfant maintenant adulte établi au Québec et une carrière libérale plutôt réussie dans la rénovation immobilière, je rentrai dans une période où j'avais plus de latitude pour choisir mes activités professionnelles et je ne m'en privais pas.

J'enfilai ma veste, je fermai la porte de mon appartement, il était l'heure de prendre mon vélo pour rejoindre mon cabinet d'architecte situé au centre de Lyon.

Beaucoup de choses avaient changé depuis la pandémie, certaines s'étaient améliorées, d'autres bien au contraire, avaient empiré. Un grand nombre de Lyonnais se rendaient de façon écologique sur leur lieu de travail en utilisant la marche, le vélo ou les transports en commun. Ces derniers ne remplissaient toutefois pas complètement le service escompté. Les bus et le métro étaient moins utilisés depuis la pandémie, les travailleurs évitant au maximum la promiscuité des heures de pointe. Les voitures, quant à elles, continuaient de plus belle à

envahir la ville. Le bruit, la pollution, les incivilités, les accrochages rendaient tous les déplacements compliqués et dangereux.

Après avoir évité une portière ouverte à la volée, par une mère de famille qui menait sa progéniture à l'école du quartier et après m'être fait copieusement klaxonné par un autre automobiliste, pour avoir quitté la voie cyclable envahie d'utilitaires de livraison, j'arrivai indemne sur mon lieu de travail.

C'était un immeuble du 19ème siècle à la façade haussmannienne du plus bel effet. Je rentrai dans la cour intérieure de l'immeuble, garai ma monture dans le local à vélo et montai à pied les deux étages qui me séparaient de mon cabinet. J'étais accueilli par un agréable « Bonjour Monsieur Valor » émanant de Chloé notre ravissante secrétaire. J'aimais cet endroit ! Les plafonds très hauts, les fenêtres montant jusqu'au plafond, le plancher en bois massif, l'ancienne cheminée en marbre qui anoblissait à elle seule le lieu, tout aspirait à la sérénité et au travail. Même si cela dénotait dans mon bureau ultramoderne, j'avais gardé ma première planche à dessin et un ballon de rugby qui me rappelaient les passions qui m'animaient durant mes longues études d'architecte.

A 48 ans, il me semblait normal d'être acteur du développement de ma ville, aussi j'avais accepté un rôle de consultant auprès de la mairie, en ma qualité d'architecte urbaniste.

La municipalité était actuellement en pleine étude prospective pour l'extension du réseau de

transport en commun de la Métropole Lyonnaise. Le sous sol de Lyon ne se prêtait pas comme Paris au métro, l'idée était donc de s'appuyer sur les quatre lignes existantes et les relier entre elles par le tramway. On éviterait ainsi beaucoup d'embouteillages et beaucoup de pollution.

Le monde avait changé et pas qu'en bien. Le progrès nous avait permis de gagner en confort et en espérance de vie mais un fléau avait aussi vu le jour. Depuis quarante ans, La publicité montait en puissance de façon exponentielle, faisant tous les jours un peu plus, son travail d'influence et d'asservissement des plus fragiles. La consommation était galopante, au détriment de la planète et paradoxalement aussi au détriment du bonheur des gens. Nous avions réussi à transformer le progrès pour chacun, en une machine entraînant de plus en plus de différences. Il fallait beaucoup plus d'argent que dans le passé, pour vivre convenablement et les salaires ne suivaient pas.

Pourtant, on continuait encore et encore, toujours plus, toujours trop !

Exposez de beaux jouets dans une cour de récréation, faites-en bien la publicité et expliquez ensuite aux enfants qu'ils ne sont pas pour tous ! Vous verrez alors naître tout un cortège de sentiments négatifs, tels que la peine, la frustration, l'envie, la colère. C'était la même chose pour les adultes.

Avant les années 80, les stratégies de marketing, visant à toujours plus procurer l'envie

pour des achats irraisonnés, étaient moins prégnantes. Notre retour d'expérience, sur les dernières décennies, nous prouvait que cela conduisait inexorablement au mal-être des personnes toujours en manque. Du fait des dépenses imposées, certains n'avaient en reste à vivre, plus qu'un minimum pour manger, se nourrir et éduquer leurs enfants.

De grandes manifestations s'étaient tenues pour obtenir une augmentation significative des salaires. Cela se révélerait malheureusement insuffisant pour endiguer la perpétuelle frustration des moins nantis. Pour cent euros acquis, la société de consommation saurait très vite inculquer dans les esprits des besoins complémentaires et, de fait, encore plus élargir la fracture sociale.

La solution ne pouvait passer que par une prise de conscience collective de la transmission mortifère que nous faisons aux futures générations. Nous devons réguler cette consommation avant qu'elle ne détruise notre environnement vital.

C'est le modèle sociétal qu'il aurait fallu changer, mais comment ?

Je n'avais malheureusement pas la réponse.

Je sortai de mes pensées mélancoliques pour me pencher sur le dossier d'un de mes clients. Il concernait une entreprise de textile ancrée depuis plus d'un siècle dans la région. L'entreprise désirait reprendre une ancienne fabrique de soie pour installer ses nouveaux ateliers. Il

fallait définir comment garder intactes les façades du bâtiment, en utilisant la surface différemment. Je penchais vers un découpage en plusieurs plateaux, qui permettrait d'optimiser les interfaces entre les différents pôles de l'entreprise.

Après déjeuner, changement de projet. Il s'agissait cette fois-ci, de la rénovation d'un ancien appartement dans le 6ème. Je pris contact avec mon client pour convenir d'une visite d'avancement des travaux.

C'était trop loin pour y aller en vélo, je descendis vers le métro. Malgré une ambiance déshumanisée où les gens se croisaient sans se regarder, je restais persuadé que le transport en commun était la solution aux grosses problématiques de transport. Je sortis à la station Foch et me rendis place du maréchal Lyautey. Les travaux avaient bien avancés, nul doute que mes clients seraient satisfaits du rendu final, encore quelques éclairages à poser, une bonne propreté des lieux et l'appartement pourrait être remis à leurs propriétaires.

J'attachais beaucoup d'importance à la satisfaction du client mais cela devait s'accompagner aussi, d'une satisfaction personnelle.

UNE ANOMALIE PRÉOCCUPANTE

Le docteur Philippe Moplan regardait par la fenêtre de son bureau. Il dirigeait l'unité de neurologie d'un des hôpitaux des Hospices Civils de Lyon depuis maintenant huit ans. Il rencontrait une pathologie qui le laissait perplexe. De plus en plus de patients étaient hospitalisés avec des symptômes de confusion grave. Cette confusion, dans les cas les plus sévères, les amenait vers des bouffées délirantes, accompagnées de violentes crises d'épilepsie. Les différents traitements utilisés habituellement n'avaient pas d'effet. Le scanner et l'IRM ne permettaient pas de poser un diagnostic.

Après avoir opéré très longtemps il avait pris l'option de se tourner aussi vers la recherche, ce qui l'amenait à faire des journées de travail de plus de douze heures. Il ne s'en plaignait pas, son travail lui plaisait et il n'aurait échangé son poste pour rien au monde. Sa femme souffrait de son absence, il rentrait le soir fatigué. Même s'il évitait de parler de son travail, son regard partait souvent dans le vague et son esprit retournait à l'hôpital. Elle souriait alors et doucement le ramenait dans la réalité familiale. Il aimait sa femme, elle avait toujours été à ses côtés.

On venait de taper à la porte ! Elle s'ouvrit sur la cadre de santé,

- Docteur Moplan, pourriez vous rejoindre le comité médical de l'établissement s'il vous plait, il n'attend plus que vous.

Tout à sa préoccupation, il avait oublié cette assemblée mensuelle qui traitait des orientations stratégiques de l'hôpital. Il ferma son ordinateur portable en soupirant et se dirigea vers les ascenseurs pour rejoindre la grande salle de réunion.

Nul doute qu'on allait encore leur expliquer, que les temps étaient aux réductions budgétaires. Depuis que les hôpitaux publics étaient gérés par des financiers plutôt que par des médecins, on passait plus de temps, à parler économie et afficher des rapports avec des émoticônes faisant la moue, qu'à parler de protocoles de soins, où d'investissements en appareils médicaux.

L'hôpital jouissait d'une très bonne réputation, le personnel soignant et les équipements, même vieillissants, restaient toujours de pointe. De nombreux chercheurs publiaient dans de célèbres revues scientifiques telles que The Lancet ou le New England Journal of Medicine.

Le docteur Moplan s'investissait corps et âme dans son travail, il avait prêté le serment d'Hippocrate pour soigner et venir au secours des gens, pas pour parler finance toute la journée. Il était particulièrement apprécié de ses collaborateurs qui lui reconnaissaient au-delà de ses compétences indéniables de praticien et de chercheur, une grande humanité. Toujours tourné vers les autres il oubliait de se ménager.

La réunion profondément soporifique avait été, comme attendue, pratiquement entièrement consacrée au bilan financier. Il s'était ressaisi lorsque les statistiques mensuelles de la pandémie de Covid-19 avaient été projetées sur le grand écran.

La pandémie résistait encore malgré la vaccination, il était indispensable de continuer à vacciner en nombre et convaincre les sceptiques. Le vaccin ne produisait que rarement des effets secondaires graves. Dans la très large majorité des cas, il entraînait des maux de tête légers ou une nausée très vite passée. Pourtant, malgré une analyse bénéfice/risque très largement favorable à la vaccination, les quelques cas de thromboses mortelles avaient ébranlé de façon très significative la confiance de la population.

Il respectait et comprenait cette prudence, d'autant plus que les médias occupaient beaucoup de temps sur le sujet. Si certaines émissions étaient sérieuses, d'autres n'étaient là que pour faire de l'audimat. Elles semaient le doute dans la population en mettant toujours en évidence le cas « mouton à 5 pattes ».

Il s'était fait traiter, dès que la vaccination avait été ouverte au corps médical, car il croyait au vaccin, il considérait même que c'était un devoir civique. La littérature médicale convergeait sur le fait que l'immunité collective serait effective lorsque 70 % de la population serait vaccinée, on n'en était pas très loin.

Le début de la vaccination dans les Ehpad avait débuté en janvier 2021 en même temps que la

troisième vague de la pandémie. Les résultats étaient au bout de 6 mois déjà prometteurs, la courbe d'infection diminuait. Pourtant en ce printemps 2022, la pandémie était toujours bien présente dans l'hexagone. Des clusters apparaissaient un peu partout, empêchant la population de reprendre le mode de vie d'avant. Le virus avait muté plusieurs fois, il était devenu de plus en plus contagieux. Les scientifiques expliquaient que les mutations du virus n'enlevaient en rien l'efficacité du vaccin, c'était rassurant !

La population était maintenant vaccinée à cinquante pour cent. Elle avait intégré, bon gré mal gré, la panoplie des gestes barrières. A ce stade, on aurait pu espérer ne plus connaître ce phénomène de propagation et pourtant c'était toujours le cas, Paris, Lyon et sa banlieue en tête. On reparlait même, dans certaines villes, de réinstaurer le port du masque abandonné depuis plusieurs mois.

Ses collègues épidémiologistes consacraient des heures carrées derrière leurs microscopes électroniques, pour comprendre et combattre ce satané virus. Il reprenait tout de suite de la vigueur quand la garde baissait, il touchait tous les âges et plus particulièrement les seniors. L'infection prenait rapidement une forme grave pour les personnes à comorbidité sévère. Beaucoup de personnes guéries de la Covid gardaient des séquelles, telles que de profondes fatigues espacées de moments de rémission, cela minait le moral. L'économie avait aussi pris

un sacré choc, le nombre de faillites et de chômeurs avait décuplé.

Le monstre exterminateur avait déclaré la guerre à l'humanité, il profitait de chacune de nos faiblesses pour reprendre de la force. Il tuait en attaquant nos organismes, mais aussi par l'isolement, par l'économie en chute libre, par la perte d'emploi, par la privation de liberté, par la non perspective d'un futur heureux.

Il fallait à tout prix le vaincre, balayer la morosité fataliste et enfin revivre.

Une étude nationale venait de s'ouvrir. Des groupes de cent personnes atteintes du virus, bien que vaccinées, avaient été constitués dans les grandes villes. Leurs prises de sang avaient mis en évidence une totale absence d'anticorps. Les chercheurs, en lien avec les biologistes et les laboratoires pharmaceutiques, essayaient de comprendre ce qui justifiait cet état de fait. Etait-ce l'âge, les comorbidités, L'ethnie, la région géographique, le temps écoulé depuis la dernière vaccination ?

Autant de questions auxquelles il faudrait savoir apporter une réponse, si on voulait sortir de ce guêpier.

A Lyon, les investigations et les conclusions seraient confiées à un groupe de spécialistes, dirigé par un médecin possédant un leadership incontestable et incontesté.

C'est le docteur Moplan qui avait recueilli tous les suffrages.

UNE BELLE RENCONTRE

L'assemblée municipale était animée mais les élus avaient su s'écouter et respecter les opinions de chaque parti. S'il n'y avait pas consensus entre la majorité et l'opposition, les débats avaient été constructifs.

Un changement s'était passé depuis la pandémie, les élus étaient plus tournés vers la recherche d'actions amenant plus de bien-être à la population, moins vers la politique partisane. Comment améliorer la qualité de vie des administrés dans une agglomération toujours en croissance ? Comment réduire les nuisances sonores, la pollution, les incivilités ? Comment apporter de l'aide aux personnes fragiles ? Comment améliorer la vie de nos enfants ? Autant de sujets plus importants les uns que les autres que les élus, consultants compris, essayions d'affronter efficacement.

Mme Eliane Charon adjointe aux transports avait pris la parole sur le sujet de la circulation de plus en plus chaotique et accidentogènes en centre ville.

... Il est nécessaire de faciliter le stationnement en périphérie de la ville, argumentait-elle. Nous avons besoin de privilégier le transport gratuit vers le centre, grâce à un réseau de transport en commun, dynamique et performant. Je propose que notre prévision budgétaire intègre en

priorité cette action, il en va de notre bien-être et de l'avenir de nos enfants.

Eliane Charon 45 ans, était une personne compétente qui savait fédérer et convaincre, je l'avais plusieurs fois remarquée dans ses interventions, ou lors de différentes rencontres informelles dans les couloirs, mais nous ne nous étions jamais adressé la parole. Je décidai de l'aborder.

- Bonjour Madame Charon, pourriez-vous m'accorder quelques instants ?

- Bien sûr monsieur Valor, en quoi puis-je vous être utile ?

- Le projet de développement du réseau de transport que vous défendez m'a fortement intéressé, il me paraît, à moi aussi, indispensable à l'équilibre de notre ville. Aussi je désirais pouvoir vous offrir mes services.

- Je crois savoir que vous êtes architecte urbaniste. Je serais très intéressée de profiter de votre compétence.

J'étais impressionné par son charisme et son allure, il émanait de sa posture et de sa gestuelle, une autorité naturelle. Grande et élancée, elle avait une voix posée, son regard était vif et chaleureux. De petites rides d'expression, à la commissure de ses yeux et de sa bouche, ramenaient encore du charme à son harmonieux visage. Son front haut et ses cheveux noirs mi-longs tombant sur ses épaules, venaient parfaire la photo d'une belle femme active et intelligente. J'étais sous le charme.

Certainement habituée à l'effet qu'elle produisait sur les hommes, elle sourit, accentuant de fait mon embarras. Elle me proposa de prendre rendez-vous auprès de son assistante pour convenir d'une première rencontre.

Cela s'était passé courant 2019. Presque deux ans plus tard, les travaux avaient bien avancé, les stations de fin de ligne avaient été construites, les travaux d'aménagement du tramway aussi.

Une large communication avait été déployée pour que chaque habitant soit informé des nouveaux services proposés. Ce projet devrait apparaître comme un fer de lance. Il devrait permettre d'inscrire la cité dans une dynamique vertueuse tournée vers le bien-être, mais aussi vers la défense de notre bien le plus inestimable, notre planète.

Notre travail en collaboration, Eliane et moi, nous avait rapprochés, au point que la relation professionnelle s'était transformée en relation amoureuse. Nous filions la parfaite entente, de deux personnes libres de tout engagement, aspirant à profiter pleinement de la vie. Eliane avait deux grands enfants, déjà partis de la maison, qui faisaient sa fierté. C'était une mère merveilleuse, toujours à l'écoute, toujours prête à soulever les montagnes pour le bonheur des siens. Quand ils avaient quitté la maison, elle s'était retrouvée un peu désœuvrée et avait rajouté à son métier de professeur d'histoire-géographie, un mandat d'élue.

Le projet ne faisait pas que des heureux, certains lobbys voyaient d'un mauvais œil notre volonté de réduire le flux des voitures dans le centre. Quant à nous, nous rêvions d'une ville où les zones piétonnières seraient plus étendues, où la circulation des personnes en situation d'handicap serait facilitée, où les enfants pourraient gambader pendant que les parents feraient leurs emplettes dans de petits commerces équitables à l'accueil chaleureux.

Nous avons communiqué sur le fait que nous faciliterions le stationnement en dehors de la ville pour laisser plus de places aux riverains, mais cela nécessitait encore un gros travail pour trouver les zones de parking et les sécuriser contre le vol.

Le sujet de la sécurité routière était tentaculaire, on limitait les voitures pour plus de sécurité, mais les trottinettes électriques envahissaient les trottoirs. On ouvrait des pistes cyclables, elles étaient envahies par des automobiles à l'arrêt warning allumé, par des motos, par des scooters. Les cyclistes ignoraient la signalisation routière, ils brûlaient allègrement les feux, tout comme les piétons, qui traversaient au feu rouge et accessoirement, en dehors des passages protégés.

Comme d'habitude, l'intelligence individuelle ne profitait qu'à son propre intérêt, seuls les autres devaient respecter la loi. L'homme était le plus grand perturbateur de la planète, mais aussi le sien.

LE DEAL

Rabbit était content, tout roulait pour lui. Il était fâché avec le travail, il préférait zoner à droite et à gauche toute la journée et flâner en ville. Il vivait de petits travaux, en intérim ou au noir et d'escroqueries en tout genre. Il était plutôt habile de ses mains et très observateur. Malheur à la personne insouciante qui laissait son portefeuille ou son portable trop en vue, il avait vite fait de s'en approcher pour le lui dérober. En cumulant quelques petits boulots, quelques larcins et les aides sociales, il se débrouillait plutôt bien. Il créchait dans un petit appartement délabré dans le troisième qui lui convenait parfaitement

Ses potes l'appelaient Rabbit, en rapport à l'implantation de ses dents. Ses incisives, plus larges que la norme, n'étaient pas alignées perpendiculairement à sa mâchoire inférieure, elles étaient inclinées vers l'avant et en appui sur sa lèvre inférieure. Cela lui avait valu son surnom. Il n'en avait rien à faire, il n'avait pas un physique de playboy, mais son bagou et son audace lui permettaient d'emballer les filles autant qu'un autre, et peut être même plus que la moyenne. Il se considérait bien plus intelligent que tous ces pecnos qui travaillaient toute la journée, pour rentrer chez eux après une longue journée de travail, retrouver Bobonne et des mioches gueulards.

Il venait de faire ce qu'on lui avait demandé. On lui avait dit de n'en parler à personne et s'il était réglo, cela continuerait. Six cents balles pour faire ce qu'on lui avait demandé, c'était vraiment un bon job ! Aucun risque qu'il se vante auprès de ses potes, pourquoi partagerait-il ? Que chacun se débrouille !

Rabbit avait une haute estime de lui. Même s'il n'était pas allé au bout de sa formation d'électricien et qu'il avait foiré son apprentissage, il savait se débrouiller pour tourner les choses en sa faveur. Il avait cette intelligence innée du petit fouineur débrouillard sans scrupule, capable de comprendre très rapidement où était son intérêt et d'agir en conséquence.

Le deal s'était passé bizarrement, il avait été abordé dans son quartier par un type qui lui avait mis un billet de cent euros dans les mains en lui disant,

- Rabbit j'ai un job pour toi, facile et bien payé, ça te dit ?

Il avait regardé le bifton puis le type qui semblait n'éprouver aucune crainte pour ses cent euros. Son regard suffisait pour comprendre qu'il faisait partie des personnes qu'on ne roule pas facilement. Il avait l'habitude de côtoyer des gens louches, mais le gars planté devant lui ne leur ressemblait pas du tout. Faire le mariole en se cavaland avec le bifton aurait été le meilleur moyen de se prendre une branlée. Il décida de ne pas prendre de risques et lui demanda ce qu'il devait faire.

- C'est simple lui répondit l'inconnu, tu vas t'inscrire à l'agence d'intérim, rue Cuvier. Quand ce sera fait, tu m'avertis par message.

- Pourquoi pas si c'est bien payé ? Ce sera quel boulot ?

- C'est moi qui te dirai quel job prendre. Ne t'inquiète pas, ce sera à ta portée.

L'homme prit son smartphone et composa un numéro, le téléphone de Rabbit se mit à vibrer.

- Maintenant tu as mon numéro, n'oublie pas de me rappeler dès que tu es inscrit. Tu as beaucoup d'argent à gagner sans beaucoup te fatiguer.

Autre chose ! Si tu acceptes de travailler pour nous, tu ne fais plus de conneries, tu te contentes d'accepter le travail que je te dis et pas un mot autour de toi. Tu as compris ?

Une lueur froide venait de passer dans les yeux de l'homme.

Rabbit était impressionné. Il connaissait déjà son nom, son adresse et son numéro de téléphone, comment avait-il fait ? Tout champion du monde qu'il se croyait, ce type lui faisait peur. Il ressemblait à un fauve évaluant sa proie, prêt à lui sauter dessus à chaque instant. Avec ses 1,85 mètre et sa musculature fine clairement dessinée sous son polo, il ressemblait à ce genre de type super entraîné qu'on voit dans les séries américaines d'espionnage. Il avait dit « travailler pour nous.... » Donc, il n'était qu'un intermédiaire. Pour se payer les services de ce genre de gorilles, il fallait avoir

une sacré autorité, c'était peut être la mafia, qui sait ?

Attiré par le gain, il se risqua à interpeller le type de façon bravache,

- Vous êtes qui ?

- Je m'appelle Lou Vince. Pour toi, ce sera Monsieur Vince !

- C'est pas avec cent balles que je peux vivre ! dit-il en agitant le billet. Si on fait affaire, combien de temps je vais travailler et combien ça me rapportera au final ?

- Ton job durera plusieurs mois. Je te propose trois cents euros chaque jour travaillé en complément de ton salaire d'intérimaire. Ça te va ? Rabbit visualisait les trois cents euros multipliés par dix, par quinze, peut être plus. Avec son salaire, ses magouilles plus ses aides sociales, c'était jackpot. Il allait pouvoir changer sa Clio pourrie pour la voiture de ses rêves, une BMW série 1 survitaminée. Il avait un pote à lui qui connaissait la combine pour les importer d'Allemagne à des prix imbattables.

- Ok, dit Rabbit un peu ébahi, ça me va !

- Parfait, répondit Lou Vince, je te recontacterai. En attendant, pas un mot et pas de conneries qui pourraient attirer l'attention sur toi. Si on te paie aussi bien, c'est pour que tu sois complètement à notre service, je ne plaisante pas !

Il fixa durement Rabbit du regard une dernière fois, se retourna et repartit en direction du métro.

Enfoiré ! pensa Rabbit après que le type soit parti, si tu crois que tu me fais peur ! Il avait repris de sa superbe et oublié l'attitude intimidante de son interlocuteur.

Il faudrait qu'il téléphone rapidement à son pote pour la BMW, elle serait noire, pack M3 bien sûr.

En rentrant chez lui, il passa un coup de fil à Joey son poteau.

- Salut Jo, c'est Rabbit, on se voit ce soir ? Il y a un concert à la halle Tony Garnier, ça te dit d'aller y faire un tour ?

- Ok, répondit Jo, on se retrouve à la sortie Debourg à vingt-deux heures ?

- Ça roule ! En attendant je monte chez moi prendre une douche. Ciao !

En rentrant dans son appart il se dit qu'une télé connecté 4K avec une console PS 5 lui dirait bien.

Il retrouva comme prévu, Jo son pote de toujours, à la sortie du métro. Petit zonard comme Rabbit, ils traînaient souvent ensemble. Ce soir la halle Tony Garnier proposait une comédie musicale intéressante pour les deux compères. Elle touchait une population de jeunes ados, pas encore en mesure de se déplacer sans leurs parents. Nul doute qu'avec toutes les voitures garées, ils trouveraient du matos ou des fringues à voler. Ça avait du bon la difficulté de se garer dans le quartier, cela obligeait les retardataires à s'éloigner de la salle de spectacle et de poser leurs voitures à l'arrache. Quand on est pressé, on laisse souvent en vue ce qu'il ne

faudrait pas. Tant pis pour eux, ils n'avaient qu'à arriver à l'heure !

Ils eurent vite fait de repérer une voiture intéressante, c'était un break Peugeot garé en partie sur le trottoir à côté d'une petite épicerie de quartier. IL n'y avait pas de plage arrière, Rabbit alluma rapidement la lampe de son portable et repéra l'étui d'un ordinateur mac pro. En balayant les places arrière, il vit un polo Lacoste et une console vidéo au sol. Avec un tournevis et un bout d'aiguille d'électricien, la portière côté conducteur ne posa aucun problème pour s'ouvrir. Deux minutes avaient suffi, maintenant, il fallait s'éloigner rapidement et recommencer un peu plus loin. En une heure ils avaient ouvert quatre voitures, récupéré deux ordinateurs portables, une console de jeu, une paire de sneaker, un polo de marque, une veste zippée à capuche et même un portable Samsung S10. Cela leur rapporterait bien quelques centaines d'euros à chacun.

Il fallait maintenant filer rapidement, la police patrouillait pendant la durée des concerts et deux jeunes avec un sac à dos attireraient forcément son attention.

Il serait bientôt mieux payé, se disait Rabbit, que tous ces abrutis qu'il voyait courir tous les jours avec leur cartable dans une main et leur smartphone dans l'autre. Ce serait même plus rentable que dealer. Il n'avait jamais voulu toucher à la drogue, il y avait trop de risques de se prendre une bastos ou de faire de la taule.

Rabbit se croyait bien plus intelligent que tous ces nazes. Un jour, son égo démesuré lui jouerait certainement de mauvais tours, mais pour l'instant tout allait bien.